

Edouard Ordinaire.

FD 5726

Lettre à M^r. Victor Considérant
et aux partisans de l'École Socialiste.

Paris, Lithographie de Desnoyès à l'Institut Royal, 1838

M^r. Edouard Ordinaire, à M^r. Victor Considérant, et aux partisans de l'École Sociétaire.

Monsieur,

A une époque qui n'est pas bien éloignée, un homme qui comme vous s'était posé chef de mouvement en faveur, s'écriait, après chacune de ses fautes, et lorsque leurs conséquences fatales commençaient à se produire, c'est un progrès ! Ainsi faites-vous. Vous appelez à votre aide théories et sophismes pour justifier des fautes qui il vaudrait mieux franchement avouer et éviter à l'avenir. Une faible concession et à la justice vous auriez été plus haut, un fois que cette confiance en vous et en vos œuvres, qui ne peut faire illusion à personne, tant elle est exubérante, après cela, vous n'eussiez pas eu besoin de plaider la cause de votre grand dévouement — comme cela est arrivé en maintes circonstances et récemment dans le N^o 7 de votre journal, à propos du tableau de M^r. Rort et de l'unité d'action. Ces articles si étranges m'ont paru ne pouvoir passer sous réponse, j'ai cru qu'il m'appartenait de vous faire cette réponse et de l'envoyer à tous les partisans de l'école sociétaire auxquels votre article a été adressé.

D'abord avec la profondeur de nos modernes historiens philosophes vous remonter aux causes de la scission accomplie entre vous et un grand nombre de phalastériens. C'est une phrase, dites-vous, c'est la seconde du développement de toute idée vraie ou fautive en milieu subversif. Cela est dans l'ordre, je l'avais prévu ! Il est possible, Monsieur, que vous ayez quelque fois prédit avec succès l'avenir, mais pour tout ce qui concerne les progrès de votre école, votre faculté prophétique fut toujours en défaut. Une de ses dernières illusions a été de prédire pour le printemps de cette année, l'établissement de phalastérie en France. Dieu veuille qu'il vienne en autunno ! Mais si jamais elle se réalise, c'est évidemment par omission, relativement à la scission, car loin de la voir pieuse vous ne voulez ni la voir ni y croire, et l'époque où elle commencerait déjà. Lorsque nous vous la présentions comme certaine et imminente, (Doberty, Fugère, Candoumer et moi), que nous vous proposions les moyens qui pouvaient la prévenir, vous nous repassiez avec assurance, nous déclarant seuls dissidents, croyant la route, en étalant sur la table, (avec vos épaulettes de capitaine), les souscriptions au crédit de 10,000 fr. Non, Monsieur, l'avenir n'est jamais entré dans vos calculs, les impressions présentes vous ont toujours séduits et ont modifié d'un jour à l'autre votre conduite. C'est après coup, pour vous l'appliquer tout d'abord, que vous avez formulé votre loi du développement d'une idée en milieu subversif. Une scission s'est produite, à qui la faute ? à ceux vaniteux, aux intrigants, aux ignorants animés d'un zèle mal entendu, aux exploitateurs, à certains de fidèles qui bondonnaient dans la seconde phase et autour des hommes qui ont été et faonnis les éléments acquis dans la persévérance, le dévouement inébranlable et l'intelligence ont pu être vaincus, conquis la virtualité du succès. . . . Si vous pouvez être moins aveugle, Monsieur, avoir cette faible dose de modestie, qui à défaut de la vérité la bienveillance exige, vous devriez attribuer en cette conjoncture, une

faible portion du délit à vos propres déviations passionnelles. Aux autres sans doute la plus large part, je le concois. Dites que nous sommes des scissionnaires insubordonnés n'ayant point assez d'intelligence et de supériorité de caractère pour comprendre les conditions des choses, et attaquer même nos intentions mettre de notre côté les viles passions, les bas intérêts et du côté toute sorte de dévouement et d'intelligence, pourriez même l'outrecuidance jusqu'à dire que sans nos efforts la théorie de Fourier serait certainement, absolument, encore inconnue au monde, mais ne lâchez pas la dernière épave de votre article sans ajouter qu'il serait peut-être possible que vous eussiez pu, faisant ceci, omettant celui, commettre de légers erreurs bien pardonnables sans doute, à un homme occupé d'occupations comme vous l'êtes, mais que ce n'est pas un motif suffisant à des gens qui ne font rien, pour blâmer l'homme actif, devine, et, etc. Ces quelques doutes sur votre infailibilité, bien colorés, bien parfumés d'encens auraient adouci la fâcheuse impression faite nécessairement sur les phalastériens par votre incroyable manifeste. Vraiment, en le lisant, on croit sentir de la cire brûlée sous la dictée d'un de vos amis personnels, tant il semble contraire à vos intérêts. Pour moi ennemi seulement de votre système de propagation et non de votre personne, je me serais reproché, non seulement de vous le conseiller mais même de vous le laisser publier, si toutefois j'eusse pu l'empêcher.

En effet, Monsieur, ces paroles d'orgueil et de dédain que vous laissez tomber sur qui conque n'a obtenu de vous aveuglement dans votre sous-développement fatal ou à vous ou à nous si elles trouvent créance chez les phalastériens nous tiendront pour gens pauvres d'intelligence et riches en mauvaises passions, sinon, ils pourront mettre les mauvaises intentions de votre côté ou croire que la contemplation de vos œuvres littéraires, (dont personne ne nie le mérite), vous donne des vertiges et vous jette en d'étranges illusions. Ce dernier avis sera, je pense, celui du plus grand nombre, mais comme il suffit souvent d'une certaine arrogance de style pour en imposer, je dois me justifier aux yeux de mes condisciples, moi, qui le premier, ai eu devoir attaquer votre marche administrative, je dois justifier ceux qui ont agi et pensé comme moi.

Quels sont-ils donc ceux que vous appelez intrigants, exploitateurs, gens passionnés ? Serais-je par hazard de ce nombre ? Aux uns vous avez dit oui, aux autres non, suivant les intérêts de votre politique et suivant que je leur étais connu ou inconnu, vous ne pouvez le nier. Faites de mon intelligence le cas que vous voudrez, mettez la haut ou bas, peu m'importe, je n'ai pas, Dieu merci ! cette outrecuidance vaniteuse qui se cabre sous les coups de la critique et s'empêche hors de toute limite. Il est bien vrai que vous exceller à écrire ce que je ne sais que comprendre, qu'enfin vous êtes le premier arrivant de l'école sociétaire, tandis que moi je suis et serai toujours peut-être nul

sous ce rapport. Mais veuillez à ce que votre critique n'aille pas plus loin, ne lui permettre pas de s'en prendre à mon caractère et à mes intentions, je n'aurais pas grand'peine à lui prouver son erreur ou sa fausseté. Je ne puis souffrir davantage que vous attaquer sous ce rapport ceux dont les efforts se sont unis aux miens pour faire ce que vous prescrivez. J'ai de très-hauts d'apprécier leur conduite et je la déclare pure et désintéressée, en se séparant de vous ils ont agi avec autant de loyauté au moins que ceux qui sont restés sous vos drapeaux. Je les ai vus tous sans exception vaincre sincèrement jusques au dernier moment, les justes concessions qui, seule, pouvaient prévenir et rendre inutile la scission et ne voulois passer outre qu'après avoir tenté auprès de vous les dernières voies de conciliation. Je parle de faits, Monsieur, et non de vagues allégations. Faites donc valoir pour nous écarter, nos travers d'esprit, mais appez la bouche close sur les mobiles de notre conduite, car votre justification pourrait nous entraîner peut-être à des récriminations pénibles.

Passons à l'examen de vos prétentions. Vous y posez le centre de travail et de propagation que vous avez constitué, comme centre d'unité et d'orthodoxie. Ce qui peut se traduire ainsi: Jésus à l'origine ce que Moïse a fait à Dieu, ce que St. Pierre a fait à Jésus-Christ. Je tiens les clefs du royaume de l'harmonie, yphalastériens, je suis votre pape. Fort bien, Monsieur, soyez notre pape, le premier j'irai vous rendre hommage et baiser votre pantoufle, si vous m'en jugez digne. Mais avant vous voudrez bien établir votre collège de Cardinaux, les réglemens canoniques auxquels vous vous soumettez et cette hiérarchie puissante qui seule est garante d'unité, qui seule peut établir la communion dont vous vous posez le pontife, vous vous rappellerez que l'infailibilité est l'orthodoxie papale s'appuient sur les conciles dans les quelles elle n'est rien, qu'en l'absence de ceux-ci elle prononce en cathédra, c'est-à-dire du haut du trône pontifical, entourée et éclairée par le sacré collège. Et vous qui vous posez en chef suprême de la communion yphalastérienne, pour tous réglemens, conciles, hiérarchie et cardinaux, pour toutes garanties contre les erreurs que vous pouvez commettre, qui nous donnez vous? Madame El. Vigouroux et Juss. Meuron, deux personnes dont l'une, étant votre belle-mère et ne faisant qu'un avec vous, ne peut vous servir de contre-poids dans un conseil où vous n'êtes que trois, et dont le troisième membre habite à 100 lieues de Paris. Croyez-vous que l'on puisse voir dans votre trinité Suprême, autre chose que le nom de Meuron? Votre opinion sur lui la tiens sur vous est assez connue, delon vous; il ne comprend rien à la propagation des idées, il n'a même entravée parce que de son côté il vous a toujours réduits à votre juste valeur, vous et votre système et qu'à ses yeux vous n'êtes pas au premier rôle de pion, vous n'êtes pas à première main l'administration d'un simple journal comme la yphalange. Meuron d'ailleurs ne peut admettre l'unité et la trinité yphalastériennes telles que vous les

proposer; ses paroles en font foi et j'ai peine à croire que vous l'ayez consulté avant de lancer votre manifeste.

Votre soi-disant conseil supérieur de compose, donc de vous, du seul Victor Considérant. Maître absolu comme par le passé, vos mains seules tiennent le gouvernail du temporel comme du spirituel de l'école socialiste. Il faudrait être quatre fois plus bête que vous ne nous supposez pour ne pas le comprendre, et ne pas voir dans votre conseil supérieur un conseil pour rire, une mauvaise plaisanterie. Mieux vaudrait, pour vous attirer le bonhomme tout nu de votre inflexible autocratie, que des apparitions ridicules proposées mettre en fuite les gougours les plus simples et les plus inexpérimentés.

De ces conseils là vous en obtiendrez tant qu'on voudra, par douzaine, s'il le faut, leur importance, pour toute obligation, de ne jamais se réunir de ne rien critiquer, surveiller ni conseiller, sous peine d'être infailiblement dissous et excommuniés. Ainsi les souscripteurs au crédit de 10,000^{fr} nomment un conseil pour surveiller l'emploi de leurs deniers. Ils veulent une garantie contre les oracles que peuvent commettre les plus grands hommes et contre votre probité financière dont personne ne doute. Les voilà donc tranquilles à Paris comme en province, vous croyant duement surveillés et contre-balanés quant au maniement des 10,000^{fr}. Les uns se disent que le conseil se réunira une fois par mois pour ordonner les paiements, les autres tous les 2 mois d'autres vous connaissant mieux, abourent pour une assemblée trimestrielle, mais personne ne doute que les conseillers ne fassent leur devoir plus ou moins. O Sainte simplicité! Le Conseil nommé le 1^{er} juillet 1837 ne s'est point encore réuni, et vous donnez au 15 avril 1838! Lors que j'ai prédit cela plusieurs m'ont accusé d'arrogance disposition. Mais il y a plus, et ceci, je ne me serais jamais permis de le prévoir, un des conseillers est accablé d'avoir colporté cet infâme tableau qui a mérité les foudres de votre coté et en avoir fait vendre une demi douzaine d'exemplaires. Certes un pareil forfait mérite une punition exemplaire. — Mangez l'herbe d'autrui, quel crime abominable! — En conséquence ordre est donné à vos gens de lui fermer à tout jamais les portes de la yphalange. Voilà, M^{rs} les souscripteurs, commants M^{rs} 2. Considérant trinité vos mandataires. Veuillez de si bonne heure ajourner-il mieux?

Mais, Monsieur, vous n'avez point usurpé votre réputation de despotisme. Les détails et l'ensemble de votre conduite vous la méritent amplement, et tant que vous ne laurerez pas changée, cette accusation vous restera, surtout si vous ne savez pas mieux la repousser. — Vous tardez à de puérilité une pauvre accusation appliquée à un pouvoir purement moral et qui ne s'étend qu'à ceux qui veulent l'accepter, et en plusieurs endroits de votre manifeste, vous déclarez n'avoir ni le pouvoir, ni la volonté de contraindre personne, que chacun est libre par rapport à vous, &c.

Voilà, chers condisciples, une nouvelle agréable et inattendue.

M^o. 3. Considérons de bonne la peine de nous apprendre que, si l'ésire nous voit marcher à l'ombre de ses ailes, cependant il ne veut pas nous y forcer. Un tel acte de libéralisme et de générosité est digne de passer à la postérité et en attendant il mérite d'immenses remerciements. Vous nous mettez plus à l'aise et nous ôtez toute crainte, il prouve l'attention jusqu'à nous prévenir qu'il ne pourrait pas nous contraindre quand il en aurait le bon vouloir. D'admission donc toute inquiétude, groupes s'insinuant de Paris, Lyon, M^o. Barou, &c., jouissons paisiblement de votre liberté, M^o. 3. Considérons n'a ni prison ni gens d'armes pour nous la ravir.

Et c'est vous, Monsieur, qui imprimez de telles naïvetés, vous qui vous plaignez plus bas de manquer de temps et de place. Je ne puis ni ne veux contraindre personne!... Nous sommes nous jamais plaints de cela, est-ce là ce dont il s'agit? Or n'est-il pas ridicule de déplacer ainsi la question? Vous n'êtes pour que des potiques et absolutes pour moi que vous ne suivez exacer, mais celui dont vous êtes un autre réellement celui que les circonstances, vos travaux et vos premières volontés vous ont confié. Cette autorité est, si vous le voulez, purement morale et ne s'étend qu'à ceux qui l'acceptent. Or si ce la disons- nous pas des potiques pour nous qui l'avons rejetée, mais pour ceux qui par des raisons diverses hésitent encore à la repousser. Et elle est en réalité formellement pour les autres, puisque, après avoir dit: je ne force personne, vous menacez de vos aménagements, qui comme s'écartera de votre douce opinion. D'ailleurs, il que le soit disant représentant de l'école socialiste. Rien n'est dignifié tout ce qui n'a été par fait, profane et pratique que ce principe préalable de la femme savante: Neal n'aura de l'esprit que nous et nos amis! = Mais pourquoi appeler nous despotique votre autorité librement consentie, parce que vous la possédez seule et que vous prétendez nous à votre gré les volontés et l'argent, y haustériant, sans rendre compte à personne de leur emploi; parce que vous exigez comme seule condition possible de l'unité, et le sacrifice et la subordination de tous individuels à l'autorité du centre de propagation et de mouvement et composé de vous seul avec vos nees exclusives et sous une machine pour laquelle vous exigez l'obéissance la plus passive. = On cesse d'être dans nos rangs, dit-on, on n'est plus avec nous, mais hors de nous, quand on s'abandonne à cet esprit (de critique) et qu'on le manifeste. Nous admettons et provoquons la critique (bienveillante), le discours de lumière, nous repoussons la discussion dans actes, nous laissons en dehors de nous l'action individuelle et divergente. Quiconque dans nos rangs provoque des discussions sur nos actes et sur nos personnes, ou de lire à ces discussions, celle de faire corps avec nous et ne comprend pas les conditions de notre unité actuelle......

Après une première lecture de ce vous je j'en fisme seconde pour chercher dans quel endroit le pote ou le compositeur par une faute grossière d'impression, avaient fait dire à l'auteur des contradictions trop lourdes pour vous être imputées; mais je fus obligé d'admettre que ces belles productions venaient de votre en. Qui est bien vous, Monsieur, qui vous mettez la critique bienveillante de vos actes, à condition qu'on ne se livre pas à l'examen et la discussion de ces mêmes actes! Si ce y brasez ont un sens et la signification: Je vous voulez me parler de mes actes me m'en dire que du bien; flayonnez, je vous le permets,

sinon taisez-vous. = Continuons donc notre discussion sur votre posture et sur vos actes. Or si que beaucoup d'autres disciples de Fourier, je commençais par mettre en vous une confiance absolue. Vos perfections étaient à mes yeux presque aussi positives que celles de la théorie et je ne souffrais pas qu'il ou doutât d'une seule. Nous étions éblouis par le brillant de votre esprit, l'attrait de votre conversation et de votre camaraderie, vos paroles étaient paroles d'ange, cela seul que vous proposiez était bon à faire. Ces éblouissements ne tardèrent pas à se dissiper - chez quelques uns, et ceux-là eurent le tort impardonnable de ne pas vous comprendre et de vous juger non plus seulement avec leur cœur mais avec leur raison. S'éblouissements persista plus longtemps chez la majorité, beaucoup trop longtemps pour votre intérêt et celui de notre cause; car je ne doute pas que ces enthousiasmes exagérés n'ait contribué puissamment à exagérer en vous cette haute estime de vous-même et de vos œuvres, en ces excès de prétentions dont nos amis de province se seraient fait difficilement une idée si vous n'aviez pris la peine des prodames sous restriction. Je l'ai dit ailleurs, Monsieur, j'accusai d'injustice les hommes intègres, qui, vous connaissant dès votre enfance et vous appréciant à votre juste valeur, vous déclaraient inhabile à la direction de l'école socialiste et de son journal. Je persistai donc dans une erreur que j'aurais exquie était d'autant plus pour moi amère pour vous, elle lutta longtemps contre les faits, en fin elle fut écrasée par leur nombre et pour toujours vaincue. Alors la vérité toute nue se montra, il fallut confesser votre incapacité à diriger seul un mouvement ou une entreprise quelconque. Les raisons de ceci ont été révélées par l'expérience de plusieurs années et nous prouvent invincibles comme vous le dites, pour votre sottise ou pour vos mauvaises passions.

Voici les principales = 1^o. Vous manquez d'ordre pour l'ensemble des choses comme pour leurs détails. C'est au point qu'il vous serait impossible de rendre compte des fonds à vous confier, n'ayant jamais établi de comptabilité. = 2^o. Vous manquez d'esprit de suite, ne pouvant jamais achever ce que vous commencez. Qui ne connaît l'histoire de Destinée sociale, dans le 2^o vol. depuis 2 ans je dois paraître dans 15 jours. Mais cela ne fera, nous l'espérons, qui un fait tant au laborieux, je pourrais citer bon nombre d'avortements. = 3^o. Une fougue toujours irreflexive qui vous suggère, sans motif valable et sans aucun examen approfondi, des prétentions pour ou contre les personnes et les choses. Nous savons tout quels fruits en résultent, combien vous avez fait de mal en exaltant et en exaltant votre mesure de hommes de pouvoir ou doués de qualités éminentes. = 4^o. Un esprit exclusif qui vous empêche de faire marcher de front plusieurs points de vue d'égale importance. C'est lui qui de concert avec votre dédain, et absorbe toutes vos facultés au profit de l'idée du mouvement ou du bien-être de toutes autres. Chose déplorable dans une administration petite ou grande. = 5^o. Votre impéritie complète à utiliser les hommes tels qu'ils sont aujourd'hui avec leurs qualités et leurs défauts et votre inhabileté à blesser et à dégoûter de vous pour jamais des hommes qui ne demanderaient qu'à travailler avec vous. Ceci est pas avec une camaraderie plus ou moins vraie et plus ou moins souhainante, mais avec de la justice et de la bienveillance que les hommes

en général peuvent être gouvernés. — C. En fin votre amour propre excessif qui, je vous le dis, vous donne des vertiges et vous fera tomber.

De telles causes sûrement nécessairement produiront leurs effets. Aussi bientôt des réclamations surgiront de tous côtés. En vous en adressant moi-même je crus agir dans vos intérêts et dans ceux de votre cause. Alors vous permîtes encore la critique et la discussion de vos actes; je ne vous les épargnai donc point. Bientôt d'autres à moi d'autres disciples, pour vous faire entendre raison. Vous saviez qu'il ne s'agissait nullement de votre autorité centrale et directrice, mais des garanties qui devaient la maintenir et la renforcer. Vous n'étions donc pas des soldats pleins d'insubordination, comme vous le dites, mais tous disposés à rester sous votre autorité, nous vous demandions seulement un conseil d'administration et un règlement. Ce règlement nous vous avons supplié de le faire avant d'y avoir mis vous-même la main, afin que notre régime, notre doctrine enfin fut constituée aussi bien qu'elle peut l'être en civilisation et c'est là ce que MOURON réclamait depuis longtemps. Nous voulions faire un usage de vos faibles cotisations de chaque mois, de chaque semaine et nous réchauffer par un peu d'esprit de corps au milieu des glaces civilisées. Notre devoir était aussi de nous instruire mutuellement, de profiter de votre science et d'arrêter enfin le découragement et l'indifférence introduits dans le cercle sociétaire sous votre influence dissolvante. Vous nous avez repoussés refusant de rien changer à votre conduite, de rien ajouter à ce que vous faisiez. Alors force fut d'agir sans vous et malgré vous. L'Institut sociétaire et le Centre de Lyon s'établirent presque au même temps. Voilà comment et pourquoi nous avons été conduits à la révolte contre votre autorité, non parce qu'elle était absolue, mais parce que nous avons vu que nous n'étions pas de force à la faire accepter et que nous alliez bientôt rester seul. Si le contraire avait existé, si votre gouvernement despotique, par des avantages bien réels, avait compensé ses inconvénients, nul n'aurait songé à se plaindre, soyez-en sûr. Un bon despote, en effet, vous-même que le meilleur gouvernement constitutionnel, nous le savons tous; et si la nature n'a pas mis en vous les qualités d'un bon despote, nous avons été et sommes toujours les premiers à le déplorer.

S'arriver à une question délicate, celle de votre dévouement. Je voudrais n'en rien dire, mais vous en parlez vous-même avec tant de complaisance, vous en faites un si grand soutien pour vos prétentions, j'objectant même à vos opposants, comme pour les faire rougir de leur opposition, que je ne puis me dispenser de l'analyser. — Il en vint, Monsieur, depuis 7 ans vous travaillez uniquement à faire connaître au monde la science de l'attraction passionnelle, et pour mieux vous livrer à cette œuvre de propagation, vous avez, il y a ans, dépensé sur les tables vos épauettes de capitaine. — C'est un sacrifice, mais ce qu'il vous a fait perdre, Monsieur, le direz-vous inférieur à ce qu'il vous a gagné? Je connais bien des phalangiens qui seraient prêts à vous imiter aux mêmes conditions et si leur sacrifice était de même récompensé comme le votre, ils vantaient leur bonheur et non leur dévouement. Lorsqu'une main protectrice vous offrirait toute garantie contre le besoin pour vous attaché au service de la science sociale, un relief de cette offre aurait été un sacrifice dans le sens civilisé, c'est à dire une sottise et non un acte d'égoïsme; aussi avez-vous accepté de grand cœur, choisissant l'occupation la plus attrayante pour vous, celle pour laquelle vous étiez des longtemps passionné. Je ne veux pas dire cependant que vous ne vous êtes pas dévoué, puisque le dévouement qui a une valeur du vulgaire est toujours un sacrifice; il est pour nous et qui un effort pour vaincre l'attraction dominante; et j'en étais pas alors en vous un ardent desir de répandre la vérité; mais si vous avez une si grande envie d'exalter ce que vous appelez votre dévouement et vos sacrifices, pourquoi cette œuvre devant les civilisés habitués à s'en tenir à la superficie des choses, mais indécis vous devant les phalangiens; ils pénétreraient plus avant, eux l'exemple de leur aïeux à admettre la vérité partout où elle se trouve, et il n'est pas trop tard pour ce qui vous concerne. Si nous vous avions adula même longtemps vous auriez peut-être une allure moins superbe et vous ne tiendriez pas

en face de la science de Fourier, des propos comme ceux-ci: « Vous qui depuis longues années y avez consacré votre vie, qui l'avez fait connaître au monde, auquel sans nos efforts elle serait encore absolument inconnue; nous nous posons comme chefs et directeurs du mouvement, par nous a été créée... » Vous parlez des efforts de trois personnes, je suppose; mais aussi vous pouvez et tirez la théorie cent fois plus forte, vous, madame Vigoureux et Mouron, vous avez tort de dire: dans nous, c'est-à-dire si nous n'étions pas nés, ou si un accident nous avait étouffés au berceau, elle serait encore absolument inconnue. Certes nous n'avons pas pris conseil de Mouron pour écrire une semblable brochure. Quoi! Fourier jette, dans le monde, un germe plein de vie, et cela, à une époque où le terrain était bien préparé pour le recevoir et le développer, des années d'écoulez et lui amènent une humidité et un soleil favorables et vous osez nous dire: Ce soleil c'est nous! Et laisser le ton et ne vous attribuer pas à vous seul, les succès dus à l'époque où nous sommes et à la force incoercible des choses, votre part sera belle encore et les sacrifices de M^{me} Vigoureux et de Mouron ne seront pas diminués. Mais pourquoi parlez-vous dans ces occasions trois personnes et d'elles seules quand il s'agit des services rendus à la cause? Vous moi, Monsieur, je suis persuadé qu'il en est deux, l'intelligence et la bonté, qui ont fait beaucoup, et qui, s'ils avaient eu comme vous leur minimum adonné, auraient fait bien plus encore. Vos œuvres paraissent peut-être devant leurs œuvres, car ils savent travailler sous l'inspiration des convenances générales et non sous la tyrannie d'un enthousiasme passager, c'est votre habitude. Pourquoi donc ne jamais parler de ces hommes que vos prétentions excluent, ou écarter de l'œuvre commune et de ceux qui dans une position moins favorable et moins en vue ont cependant beaucoup fait pour le succès par leurs écrits et leurs efforts de chaque jour; En dernier résultat, qu'avez-vous fait? Des cours que vous même avez été forcé de déclarer mauvais, un ouvrage machiné, quelques brochures et la phalange que vous n'avez pu faire accepter encore et à ceux qui n'ont pas besoin de la lire. C'est tout ce que cela ait plus fait que les efforts de tous ceux qui depuis longtemps ont travaillé en même temps que vous? C'est-à-dire sans vous les écrits du maître n'aient pas aussi contribué quelque peu à retarder son génie et à préparer les résultats que vous vous attribuez à vous seul?

Je terminerai en redonnant franchement mon opinion sur votre valeur personnelle. Cette opinion, je la crois partagée par un grand nombre et fondée sur l'expérience seule. Je me crois exempt de ce besoin irrésistible de critique et de dénigrement que vous attribuez à tous ceux qui ne vous trouvent pas parfait. Chacun sait quelles ont été mes relations avec vous, combien leur rupture m'a causé de peine. En croire d'autant plus à mon impartialité en cette circonstance que je ne puis être en rivalité avec vous, ne possédant point les facultés nécessaires à ce que vous avez entrepris, mais bien que je ne puisse faire ce que vous avez fait, j'ai assez d'intelligence pour comprendre vos fautes et leurs causes; avec de franchise pour le dire hautement. Or, une conviction profonde est que vous êtes très capable de faire des articles, des pamphlets, des livres même ou un mot des œuvres individuelles, mais que vous n'avez rien de ce qui il faut pour distribuer convenablement les divers rouages d'un mouvement collectif; enfin que vous êtes inhabile aux fonctions pivotales que vous vous arrogez et que votre persistance dans ces prétentions ne fera que retarder ou entraver un mouvement général.

Les insinuations et attaques graves que contiennent les 2 derniers articles suscités par le tableau de M^l Ferron, m'ont forcé à écrire cette lettre, où j'ai même écrit de répondre à l'imputation inexplicable que vous avez au sujet d'innocents à plusieurs reprises; je veux parler de l'accusation d'exploitation pour ceux qui ont cherché à profiter des recommandations de M^l Ferron, à vendre quelques exemplaires de son tableau qui tous défectueux qu'il est, est beaucoup plus favorable que nuisible à la divulgation de nos idées; dans votre intérêt et dans l'intérêt de la cause je vous prie d'éviter à l'avenir de pareils écrits qui nous forceraient à entrer devant la public dans des détails de justification bien faciles mais bien douloureux.

Agitez, &c.

Edmond Vigoureux

